



Nathalie Roy

Pourquoi pars-tu, Alice ?

roman

10
SUR
10

Prologue

Le regard fixé au sol, je marche d'un pas rapide dans le stationnement de l'aéroport. Je m'engouffre dans ma voiture et je laisse couler les larmes que je retiens depuis que l'avion d'United Airlines s'est envolé pour Chicago. Un mois sans ma Rosalie. Cinq semaines sans ma grande fille... L'été sera long.

L'habitacle de la Mercedes familiale me réconforte et je m'abandonne à mes émotions en m'assurant que personne ne m'observe. J'essuie mes joues avec un mouchoir tiré d'une boîte tout écrasée, sur laquelle mon ado s'est assis la veille en plus de laisser traîner sa boisson gazeuse qui s'est renversée sur le siège. Quand est-ce que Zachary va apprendre à faire attention ? J'ai bien peur que ça ne se produise jamais. Cette pensée me fait pleurer de plus belle.

Mais voyons ! Qu'est-ce qui t'arrive, Alice Dansereau ?

Ce n'est pas dans mes habitudes de céder à de telles faiblesses. Je dois me ressaisir immédiatement. Je n'ai pas le loisir de perdre de précieuses minutes à pleurnicher pour rien. Il faut récupérer les chemises de mon conjoint chez le nettoyeur, faire un saut au magasin de sport pour acheter des bâtons de hockey à mon fils et aller chercher le chat chez le vétérinaire, où il s'est fait castrer.

En empruntant la bretelle qui mène à l'autoroute Duplessis pour me rendre à Sainte-Foy, je mets mes pleurs sur le compte de la fatigue. J'admets que l'année scolaire qui vient de se terminer a été particulièrement difficile. Les efforts que j'ai dû déployer pour intéresser mes vingt-neuf élèves de quatrième secondaire à l'éthique et à la culture religieuse ont drainé toute mon énergie. Il me semble que la profession d'enseignante est de plus en plus exigeante... mais c'est peut-être aussi parce que je vieillis.

Je jette un coup d'œil au miroir du pare-soleil et l'image que j'y vois ne me rassure pas. Mes yeux sont cernés et je suis vraiment due pour une nouvelle teinture. À quarante-trois ans, j'ai la chance de ne pas avoir beaucoup de cheveux blancs, mais c'est quand même plus joli quand je les dissimule sous un beau brun clair.

Je me promets de passer chez le coiffeur d'ici quelques jours afin d'être à mon meilleur pour notre voyage d'amoureux. Quelle joie je me fais de ce séjour en Italie avec Martin ! Mon conjoint m'a ravi ce printemps quand il m'a annoncé que nous partions pour Rome et la côte amalfitaine à la mi-juillet. En raison de l'absence de Rosalie, et puisque Zack sera à son camp de hockey, la chose était finalement possible. Des vacances juste à nous... comme nous n'en avons pas eu depuis la naissance des enfants.

Ce sera l'occasion de penser à notre couple, que nous avons malheureusement négligé au fil des ans. Par manque

de temps, mais aussi par paresse. Là, il n'y aura aucune excuse pour ne pas nous occuper de nous. J'ai très envie de retrouver Martin, de le séduire à nouveau et même de lui proposer de mener à terme le projet que nous avons depuis longtemps relégué aux oubliettes : nous marier.

Je m'imagine déjà lui faire la surprise, alors que nous serons attablés devant un plat de pâtes et un verre de rouge, sur une magnifique terrasse de Positano. J'ai hâte de lui offrir cette alliance que j'ai vue sur le site de Birks et que j'ai fait mettre de côté. Il va être tellement heureux qu'il redeviendra l'amoureux passionné que j'ai connu au début de notre relation. Juste à penser aux nuits torrides que nous allons vivre, je rougis toute seule dans mon auto.

* * *

— Allô !

J'entre dans la maison, la cage du chat dans une main et les vêtements dans l'autre.

— Zack ? Martin ?

« Il frappe très bien la balle aujourd'hui. Son élan est vraiment parfait. »

Seul le bruit de la télé me parvient. Le golf ! Que je déteste ce sport ennuyant ! Mais pour mon conjoint, c'est la détente ultime.

— Quelqu'un peut venir m'aider ?

Personne ne me répond. Je suis d'autant plus agacée.

— MARTIN !

— Oui, oui, j'arrive.

Je lui tends la housse du nettoyeur et je remarque qu'il porte le t-shirt que je lui ai acheté la semaine dernière et qui lui va à ravir. Malheureusement, il l'a agencé à un affreux short démodé. Comme toujours.

Si je n'étais pas dans sa vie, Martin irait au bureau ou au tribunal vêtu d'un complet tout fripé, d'une chemise

mal assortie et de chaussures égratignées. Comment peut-on être un avocat d'affaires redoutable et savoir si mal se présenter ? Un mystère que je n'ai toujours pas résolu après vingt ans de vie commune.

— Les bâtons de Zack sont dans la voiture. Tu veux aller les chercher ?

— Zachary ! Ta mère a besoin de toi !

Je lève les yeux au ciel, exaspérée par sa nonchalance. Il se doute bien que notre fils de treize ans se trouve au sous-sol, les écouteurs sur les oreilles à s'abandonner de musique rap. Quand il n'est pas en train de dévaliser le frigo ou à un entraînement de hockey, Zack est dans son repaire.

— Laisse faire, j'y vais !

Martin proteste, mais je sais que c'est juste pour la forme. Je retourne à l'auto et je range les articles de sport dans le garage. Quand je reviens, il a éteint la télé et il m'offre une bière.

— On va prendre l'apéro dehors ? me propose-t-il.

Wow ! Martin qui se prive du golf pour passer du temps avec moi ? C'est presque trop beau pour être vrai. Profitons-en ! Nous prenons place sur les tabourets du bar extérieur, face à la piscine, qui a besoin d'un bon coup d'aspirateur. Martin lit de l'insatisfaction dans mon regard et m'informe avec impatience qu'il le fera demain. Je m'en veux de gâcher ce moment avec des considérations d'entretien. Du sable dans le fond d'une piscine, ça n'a jamais tué personne. Je reviens à de meilleures dispositions.

— Ton après-midi s'est bien passé ?

— Oui, oui, tranquille. Et Rosalie ? Elle n'a pas craqué à l'aéroport ?

— Non, elle était un peu triste de nous quitter, mais très excitée par ce qui s'en vient.

Notre aînée s'en va dans une famille de Chicago pour parfaire son anglais. Une expérience extraordinaire pour une jeune fille de seize ans, bientôt dix-sept. D'autant plus que je la soupçonne de trouver qu'il y a de beaux garçons parmi les amis de sa correspondante américaine.

— Et toi, ma chérie ? Tu survis à son départ ?

Je suis touchée par la tendresse dans sa voix. Martin sait bien que je suis très proche de Rosalie, il me traite parfois gentiment de mère poule et il a bien raison. La laisser partir n'a pas été facile. Heureusement, Skype existe.

— Ça va aller, t'en fais pas.

Le silence s'installe quelques instants et nous sirotions tranquillement notre bière. Enfin... je parle pour moi puisque Martin a pratiquement vidé sa bouteille. Ce qui n'est pas dans ses habitudes.

— Ça va ? Y a quelque chose qui te rend nerveux ? Ton arbitrage de lundi ?

— Non, non, pas de soucis de ce côté-là. C'est... autre chose.

— Bon... Zack a fait des niaiseries cet après-midi ? Dis-moi pas qu'il a encore acheté des trucs en ligne avec ta carte de crédit ?

— Mais non, tu sais bien qu'il a eu sa leçon l'année dernière. Il ne l'a jamais refait depuis.

— Fiou.

— Ça concerne notre voyage.

Je n'aime pas son ton. Il est annonciateur de mauvaises nouvelles.

— C'est quoi, le problème ?

Martin prend ma main. J'appréhende la suite...

— Écoute, Alice, je suis désolé, mais...

— Mais quoi ?

— Tu sais mon gros procès prévu en septembre ?

— Oui ?

— Ben... il a été devancé.

— À quand ?

— Début août.

— Mais c'est correct, on sera revenus.

— Oui, mais il faut que je le prépare. C'est déjà très court comme délai. Si je prends *off* pendant deux semaines, je ne serai jamais prêt à temps.

— Qu'est-ce que t'es en train de me dire ?

— On a pas le choix, Alice. Faut remettre nos vacances.

— QUOI ? T'es pas sérieux ?

— Je suis désolé, je peux pas faire autrement.

— Oui, mais tout est payé.

— Euh... comme j'avais souscrit à l'assurance annulation, j'ai pu me faire rembourser.

Cette information me jette à terre. Non seulement elle concrétise le fait que le voyage en Italie est bel et bien à l'eau, mais elle signifie que Martin n'a jamais été totalement certain de partir. De ces deux vérités, j'ignore laquelle me fait le plus de peine.

Visiblement, mon conjoint se contente d'une vie de couple routinière et il n'est pas disposé à mettre les efforts nécessaires pour raviver la flamme. S'il avait vraiment voulu que nous nous retrouvions seuls, il aurait refusé qu'on change la date du procès. Je sais très bien que c'est possible.

Le cœur en mille miettes, je me lève pour retourner à l'intérieur.

— On va se reprendre, Alice, promis. Je vais nous réserver un tout-inclus à Cuba à Noël, d'accord ?

Trop attristée pour lui répondre que je n'en ai rien à foutre de Cuba, je vais m'enfermer dans notre chambre. Je n'ai jamais été du genre à faire des crises, à faire des esclandres, à crier pour me faire entendre. Non. Quand

je suis contrariée ou quand j'ai du chagrin, je m'isole et je tente de me raisonner.

J'essaie de me faire croire que ce n'est pas la fin du monde, que je vais quand même passer un bel été... mais j'en suis incapable. Il y a quelque chose en moi qui hurle à l'injustice. Une petite voix qui me dit que je mérite mieux, que je travaille assez fort dans la vie pour avoir droit à deux semaines de repos à l'étranger avec mon conjoint.

— M'man ?

Zachary m'apostrophe depuis le couloir. Je secoue la tête pour chasser ma mélancolie et je reprends le rôle que je connais le mieux : celui de mère.

— Oui, mon grand ?

— Qu'est-ce qu'on mange pour souper ?

L'éternelle question qui revient chaque jour de mon existence. Celle à laquelle j'aimerais bien que Martin réponde de temps en temps. Mais il semble que la planification des repas ne soit pas dans son mandat de parent.

— Je sais pas encore.

Je me rends à la cuisine pour fouiller dans le réfrigérateur. Bœuf haché, salsa et laitue m'inspirent un menu pas compliqué.

— Des tacos, ça irait ?

— Ouin, j'aimerais mieux de la pizz.

— Zachary, on en a commandé hier !

Je l'entends marmonner et redescendre vers sa caverne. Eh misère ! Mon bébé a maintenant besoin de moi seulement pour lui servir de bonne. Décourageant...

Sans que personne le calcule, il s'est formé deux clans dans notre famille : les filles et les gars. Bien que nous soyons unis, tous les quatre, je suis plus proche de Rosalie, tandis que Martin s'entend mieux avec notre fils. Plus les années passent, plus ça se confirme.

Parfois, j'aimerais avoir une relation plus intime avec Zachary, comme quand il était petit. Mais je ne sais

plus comment le prendre. Je sens que je lui tape sur les nerfs et je ne saisis pas trop pourquoi.

— Ça va aller, ma chérie ? me demande Martin en se servant une autre bière.

Habituellement, je répondrais que je suis déçue, mais que je comprends. Son travail, qui nous permet d'avoir une vie très confortable, a toujours été une priorité. Mais là, en ce moment, j'ai plutôt envie de l'ignorer. Ce que je fais, à son grand étonnement.

— Tu boudes ?

— Je boude pas, je digère.

— Pourquoi tu vas pas une semaine dans un spa ? Ça te ferait du bien.

Là, c'est trop ! Décidément, il n'a aucune sensibilité.

— Je veux pas aller dans un spa toute seule. C'est avec toi que je veux passer du temps, Martin. Avec toi.

Je le fixe d'un air frondeur comme je le fais rarement. Il baisse le regard, envahi d'un sentiment de culpabilité.

— Comment je peux me reprendre ? Tu veux qu'on aille souper au Quai 19 tous les deux ce soir ?

Voilà sa façon d'essayer de se faire pardonner. M'emmener manger dans un de mes endroits préférés. Mais là non plus, ça ne passe pas.

— T'aurais pu refuser.

— Refuser quoi ?

— Qu'on devance le procès.

— Pas avec ce client-là, Alice.

Ah, oui ! Ce fameux client grâce à qui nous avons pu faire rénover la cuisine de A à Z ce printemps. J'avoue que je l'aime bien, ma nouvelle pièce. Elle est pratique, luxueuse et hypermoderne. Mais je serais prête à retrouver ma cuisine aux armoires en mélamine et aux comptoirs stratifiés n'importe quand si ça pouvait remettre notre voyage sur les rails.

— De toute façon, il est trop tard. T'as déjà tout décidé.

Je lui tourne le dos pour déballer le paquet de viande. Martin m'embrasse sur la nuque et s'éloigne. Les mots ne sont plus nécessaires. Tout a été dit. Je m'apprête à cuire le bœuf quand je me rends compte qu'il me manque du fromage. Voilà l'occasion d'aller prendre l'air.

— Je vais au dépanneur et je reviens !

— OK, me répond Martin.

Avant de ramasser mes clés, j'hésite quelques instants. Et si j'y allais avec le scooter de Rosalie au lieu d'utiliser la voiture ? Bonne idée ! Ça va m'aérer l'esprit.

J'enfile le casque de ma fille et je grimpe sur son engin. Dès que je démarre, je me sens libre. Le vent qui caresse mon visage et mes jambes, le soleil qui réchauffe ma peau et les zigzags que je m'amuse à faire dans ma tranquille rue résidentielle me donnent l'impression d'être en vacances. Ce que je suis pourtant depuis quelques jours. Mais quand je me trouve à la maison, je n'éprouve pas la sensation qui m'habite présentement : celle d'être tout simplement ailleurs.

Mon « ailleurs » se termine cinq cents mètres plus loin, alors que je me stationne et que j'entre dans le commerce.

— Alice ! Allô !

Je sursaute en entendant quelqu'un me saluer. Je me retourne.

— Ah ! Allô, Claire !

Je fais la bise à celle qui figure parmi mes collègues préférées. C'est avec elle que je partage mes angoisses et mes frustrations d'enseignante. Mais aussi mes joies. Parce qu'il y en a. Même si ma profession est loin d'être facile et qu'elle exige de plus en plus de système D, je suis heureuse de transmettre mon savoir à des jeunes

qui, je l'espère, s'en serviront pour mieux affronter les défis de la vie.

— As-tu fait tes valises pour l'Italie ?

— Euh...

— C'est vrai que tu pars juste dans deux ou trois semaines. Pas de presse, hein ? Mais je sais que t'as tellement hâte.

Je n'ai pas le courage de lui annoncer la mauvaise nouvelle. Un curieux sentiment de honte m'envahit. Je me sens comme la dernière des *losers*... Je change vite de sujet.

— Et toi, tu fais quoi finalement de ton été ?

Claire a toujours été du genre à ne rien planifier. Célibataire et sans enfants, elle aime bien profiter de la vie... et des hommes qu'elle déniche sur le site Rencontres sportives. Je trouve qu'elle porte mal son prénom, qui sonne si sage.

— Je pars là, là, me dit-elle en payant sa caisse de bière.

— Hein ?

— Oui, oui. Le véhicule récréatif qui est dans le stationnement, c'est à Dennis.

— C'est qui, Dennis ?

— Un gars de Montréal. Il est super gentil et attentionné... si tu vois ce que je veux dire.

Claire me fait un clin d'œil et je comprends que le sexe est bon. Parfois, j'envie l'insouciance de ma collègue. La vie paraît tellement plus légère pour elle.

— Vous allez où ?

— On sait pas exactement. Ce soir, on couche à Baie-Saint-Paul, mais après on improvise. On va peut-être se rendre aux îles de Mingan. Ou bien on va prendre le traversier et faire le tour de la Gaspésie.

— Wow !

— J'y vais, il m'attend. Passe un bel été, Alice. Et surtout, éclate-toi en Italie ! Tu le mérites. Au revoir.

La clochette de la porte d'entrée tinte et je suis ma collègue du regard, jusqu'à l'extérieur. Par la vitrine, je la vois tendre sa marchandise à un beau grand brun athlétique et l'enlacer par la taille. Je ne peux me résoudre à les quitter des yeux et je reste figée pendant que les tourtereaux montent à bord du véhicule et démarrent au son de *Let the Sunshine in*, qu'on entend jusqu'ici.

Une fois le silence revenu, je sors de la lune et je quitte le commerce sans acheter mon fromage. Une idée vient de surgir. Complètement folle. Non, plus que ça. Une idée inconsciente, irresponsable et dangereusement égoïste.

J'observe le scooter de ma fille. Oui, il est en bon état. Tout comme son casque. Je sors mon portefeuille de la poche de ma veste. Oui, mes cartes de crédit y sont. Je tâte mon autre poche. Oui, mon cellulaire et mes lunettes de soleil s'y trouvent. C'est tout ce dont j'ai besoin... pour faire un *road trip*. *MON road trip*.

Je me pose une dernière fois la question que je ne peux chasser de ma tête : et si je ne rentrais pas ?

Mais je n'y réponds pas. Parce que si je le fais, je vais trouver mille et une raisons pour retourner à la maison. J'agis tout simplement. J'enfile le casque, j'enfourche l'engin et je roule en direction du pont Pierre-Laporte.

Où vais-je ? Pendant combien de temps ? Comment vais-je occuper mes journées ? Pour la première fois de ma vie depuis près de vingt ans, je n'en sais strictement rien. Comme le diraient mes élèves : *fucking rien !* Et j'aime ça. J'aime beaucoup ça.

Pont Pierre-Laporte : 2 kilomètres d'angoisse

Qu'est-ce qui m'a pris ? Je suis tombée sur la tête ou quoi ? J'ai eu une bulle au cerveau ? Faut croire que je me suis trop exposée au soleil et que mon jugement a été atteint !

Voilà les pensées qui m'habitent après que j'ai franchi le pont Pierre-Laporte. Traversée qui fut, admettons-le, assez pénible. Plusieurs automobilistes m'ont jeté des regards de surprise, l'un d'eux allant même jusqu'à me faire des signes bizarres que je n'ai pas réussi à interpréter. C'est là que j'ai pensé qu'il était peut-être interdit de circuler en scooter sur le pont. Ce qui m'a rendue nerveuse et m'a fait faire quelques mouvements légèrement intrépides. Comme lorsque j'ai coupé la voie à un VUS pour me ranger à droite... Oups ! Désolée, monsieur.

Sur l'autoroute 20, les voitures me dépassent à plus de cent kilomètres à l'heure. Je suis convaincue que je n'ai pas le droit d'être ici. Vite, une échappatoire !

Devant moi, les panneaux qui indiquent Saint-Georges de Beauce, Montréal et Rivière-du-Loup sont très clairs. Pourtant, je ne sais pas vers quelle destination me diriger. J'ai envie de m'étourdir dans le brouhaha de la métropole ou je préfère le calme de la nature ? C'est finalement l'appel du fleuve qui l'emporte et je bifurque sur la 20 Est à la toute dernière minute.

Le bruit strident d'une sirène se fait entendre derrière moi. Ah non ! Pas la police à mes trousses ! Dans le rétroviseur, j'aperçois un agent motard qui me fait signe de me ranger.

Un sentiment de panique me prend. Qu'est-ce que je vais lui raconter ? Que je suis une mère de famille insouciante qui abandonne les siens pour se payer le *road trip* de sa vie ? C'est clair que ça n'a aucun sens. C'est décidé, après mon *arrestation*, je fais demi-tour. De toute façon, à l'heure qu'il est, Martin doit s'inquiéter de mon absence prolongée. Ou pas. Mais Zack, lui, doit mourir de faim.

— Bonjour, madame, c'est à vous le scooter ? me demande l'agent.

— Euh, non, c'est à ma fille.

— Vous savez que c'est interdit de circuler sur les autoroutes avec ces engins ?

— Ah... désolée. Je savais pas, mais c'est logique, je comprends.

Le policier retire ses lunettes fumées et il me scrute d'un air interrogateur. Malgré ses sourcils froncés et son visage sévère, cet homme a des yeux magnifiques. Ils sont grands, d'une belle couleur noisette, encadrés de longs cils fournis. Pendant un court instant, je me sens déstabilisée et légèrement troublée... comme je ne l'ai pas été depuis longtemps. Je baisse la tête pour fuir cette émotion.

— Vous allez où comme ça ?

Et voilà ! La question qui me ramène encore plus sur terre. Ne pas savoir où aller à vingt ans, c'est mignon. À quarante-trois ans, c'est pathétique.

— Je pense que je vais retourner à Sainte-Foy. Pouvez-vous me dire par où passer, s'il vous plaît ?

J'ignore si c'est parce qu'il a pitié de moi, mais le patrouilleur ne me donne aucune contravention. Il prend toutefois la peine de vérifier mes papiers d'identité et il m'apprend, à mon grand soulagement, que mon permis de conduire m'autorise à me déplacer en scooter. Le certificat d'immatriculation de ma fille est également en règle. Ouf ! Tout va bien !

Il m'offre gentiment de m'escorter, en empruntant le pont de Québec. Rassurée, je le précède.

Une immense tristesse m'envahit alors que je roule en *matante* pour ne pas alerter le patrouilleur. Je me sens comme celle qui, l'espace de quelques instants, a cru qu'elle pouvait agir comme une jeune fille sans aucune responsabilité.

Me rejoignant à ma gauche, l'agent me fait signe d'accélérer. C'est vrai que, trente kilomètres à l'heure, c'est un peu pépère. J'augmente un brin la vitesse, ce qui fait sourire mon accompagnateur. Ah bon ? Est-ce que je viens de déceler un soupçon de séduction ? Et tout à l'heure, pendant que nous étions arrêtés, est-ce que j'ai rêvé ou son regard s'est attardé un peu trop longtemps sur mes jambes ?

On m'a toujours dit que j'avais de belles grandes jambes. Elles sont aujourd'hui moins musclées qu'à l'époque où je courais régulièrement, mais je dois admettre qu'elles ont quand même du panache. C'est pourquoi je n'hésite pas à les mettre en valeur en portant des shorts, mais en m'assurant depuis les dernières années qu'ils se rendent à mi-cuisses.

J'ignore si c'est mon imagination qui me joue des tours, mais l'idée de plaire à un policier me procure une agréable sensation. Et me fait croire que je ne suis peut-être pas si vieille que ça !

Trop vieille pour quoi, au juste ? Pour partir dans le Bas-Saint-Laurent ?! ? On ne parle pas de l'Afghanistan ici. Pourquoi ai-je reculé ? À cause de mes hommes, bien sûr. Plus je m'approche de l'imposante structure d'acier qui me ramènera dans mes quartiers, plus je sens mon cœur se serrer. Comme s'il me soufflait à l'oreille qu'il n'a pas envie d'y retourner, qu'il a besoin de vivre autre chose, de sortir de sa zone de confort.

C'est ma tête, le problème. C'est elle qui voit Martin partir pour le boulot vêtu d'une chemise verte à rayures, d'un pantalon marron et d'une cravate dorée. C'est elle qui imagine Zack s'empiffrer de pizzas pochettes remplies de mauvais gras. Et c'est aussi elle qui entend le chat miauler à tue-tête parce qu'on ne lui a pas donné à manger depuis deux jours. Non, décidément, je ne peux pas les laisser. Je suis indispensable à leur équilibre.

L'agent motard lève le pouce comme pour me dire que tout va bien... ou que je suis une championne du scooter. Ben voyons, Alice ! T'es donc ben idiote ! Vive-ment que tu rentres au bercail.

À quoi je pensais il y a deux secondes ? Ah oui ! À l'équilibre de mes hommes. Ce à quoi je suis nécessaire. C'est vrai, mais ça ne signifie pas que je sois essentielle à leur vie. Pourquoi me priverais-je de suivre mon cœur pour un panier de linge sale qui déborde ou des emballages de poulet barbecue qui traînent dans la cuisine ? Ils n'en mourront pas.

Au grand étonnement du policier, je me stationne sur la voie de desserte. Il me rejoint.

— Vous avez un problème ?

— Euh, je suis désolée, vous allez dire que je suis folle, mais j'ai changé d'idée. Est-ce qu'on peut rouler en scooter sur la 132 ?

Au lieu de me répondre, il enlève son casque, ses lunettes fumées et il s'ébouriffe les cheveux. Il me regarde d'un air inquisiteur. Je crains la suite.

— Vous savez que vous n'êtes pas facile à suivre, vous ?

Moi, Alice Dansereau, pas facile à suivre ? De tous les défauts qu'on peut m'attribuer, celui-là est bien le dernier que j'accepte. Ça fait vingt ans que ma vie est prévisible comme le nez au milieu du visage. Qu'est-ce qu'il en sait, lui ? Ce blanc-bec n'a probablement ni femme ni enfants et il doit cumuler les aventures les unes après les autres !

J'ai soudainement envie de lui parler aussi sèchement que je le fais parfois avec mes élèves. Mais je suis quand même face à un représentant des forces de l'ordre.

— C'est pas un crime à ce que je sache.

— Non, non, c'est juste... inhabituel.

Il m'observe maintenant avec amusement et je ne sais pas trop s'il se moque de moi.

— Je suis en vacances. En vacances, on a le droit de changer d'idée, non ? dis-je, sur la défensive.

— Vous avez tout à fait raison.

L'agent me conseille de prendre la première sortie à droite et de suivre les indications pour la 132. Simple comme bonjour.

Je le remercie chaleureusement. Il me salue, mais juste avant que je redémarre la machine, il ouvre la bouche. Possiblement pour me livrer le discours habituel de la prudence au volant.

— Vous savez, y a toutes sortes de monde sur la route. Faites attention à qui vous rencontrez. Faudrait

pas que votre petite escapade de... de... enfin, vous voyez ? Faudrait pas que ça tourne mal.

Intriguée, je lui demande de préciser sa pensée sur mon « escapade ».

— Ben, c'est un peu la *midlife crisis*, à ce que je vois ?

Estomaquée, je le dévisage de longues secondes. Il réalise qu'il a émis le commentaire qu'il ne fallait pas.

— Je ne suis PAS en *midlife crisis*. C'est-tu assez clair ?

Sans plus tarder et sans attendre sa réponse, je me mets en route pour entreprendre mon voyage. Une « escapade » qui, je le sais, sera relax, sécuritaire et, surtout, raisonnable.

Pont Pierre-Laporte-Lévis : 5 kilomètres
Total : 7 kilomètres de débrouillardise

Accroupie devant le scooter de Rosalie, le pistolet de la pompe à essence dans la main, je cherche le bouchon du réservoir. Il est drôlement bien caché ! J'ai regardé partout et je ne le trouve pas. Étrange.

— Avez-vous besoin d'aide, ma p'tite madame ?

« Ma p'tite madame... » Je déteste qu'on m'appelle ainsi, même si je ne l'entends pas souvent. L'homme qui vient de le faire ne mérite pas que je lui accorde une seconde d'attention. Je l'ignore donc.

— Si c'est le bouchon que vous cherchez, y est là, là, ajoute-t-il.

Et voilà qu'un immense bras poilu m'indique un endroit sur le réservoir, effleurant mon épaule au passage. Ça, c'est une autre chose que j'ai en horreur : qu'on entre dans ma bulle. Je me redresse d'un coup, bousculant mon bon samaritain qui se tient derrière moi.

— Désolée, monsieur. Je vais me débrouiller toute seule.

— Regardez, c'est pas compliqué. Faut mettre la clé là-dedans, poursuit-il, ignorant ma réaction.

Je n'en reviens tout simplement pas de son ton paternaliste. Je lui signifie clairement que je n'ai pas besoin de lui. L'homme d'une soixantaine d'années, aux vêtements tout droit sortis d'un marché aux puces de la Floride, doute de mes capacités, ce qui m'énerve royalement.

— C'est très gentil à vous, mais je vais m'organiser. Bonne journée.

— Eille, là ! Je disais ça pour vous. Vous avez pas trop l'air de savoir comment ça marche, un scooter ! Surtout que c'est même pas le bon gaz... Mais si vous avez pas besoin de moé...

Il s'éloigne vers un gros camion, auquel est attachée une luxueuse roulotte. Même si son affirmation sur l'essence m'intrigue, je ne le retiens pas. Pas question de lui montrer qu'il a semé un doute dans mon esprit. Une fois qu'il se trouve hors de ma vue, je replace le pistolet sur son support et je sors mon cellulaire. Ce n'est pas vrai ! À peine plus d'une heure que je suis partie et j'ai un message et trois textos de Martin. Je ne pourrai pas l'ignorer bien longtemps, mais je lui ferai signe *après* avoir fait le plein.

Je tape « essence et scooter ». On n'est jamais si bien servi que par soi-même.

— Madame ?

Je sursaute en entendant à nouveau quelqu'un m'interpeller. Pas moyen d'être tranquille dans cette station-service de Lévis. Je fais comme si je n'avais rien entendu. Je ne suis tout de même pas partie sur la route pour faire la conversation à tout un chacun.

— Je ne veux pas insister, mais c'est interdit d'utiliser les cellulaires près des postes d'essence.

Je lève les yeux et je vois un homme qui désigne une pancarte montrant l'illustration d'un téléphone marqué d'un X. Oups... coudonc ! C'est à croire que je n'ai jamais fréquenté un garage.

— Désolée, je le range, dis-je, en le plaçant dans la poche de ma veste.

— Pour votre information, c'est du super.

— Pardon ?

— C'est du super qu'on met dans un scooter, répète-t-il, avec un sourire charmeur qui m'intimide.

— Ah ! Merci.

Je dirige mon attention sur le choix du carburant, mais je ne peux m'empêcher d'être troublée par la présence de cet homme. Je ne sais pas ce qui se passe avec mes sens depuis que j'ai traversé le pont Pierre-Laporte, mais ils sont en éveil comme ils ne l'ont pas été depuis... une éternité.

Ding !

Bon, une autre sonnerie de téléphone. Possiblement encore un message de Martin. Je le lirai tout à l'heure. Je termine mon opération en évitant de jeter un coup d'œil du côté du bel inconnu, mais je n'arrive pas à contenir ma curiosité. J'observe discrètement ses cheveux bruns frisés, son teint légèrement basané et ses yeux presque noirs.

Il fait le plein d'une jeep Wrangler couleur sable. Vêtu d'une veste de cuir, d'un t-shirt gris et d'un jeans à coupe ajustée, il doit être dans la mi-trentaine et il semble seul.

Il surprend mon regard et je détourne la tête, embarrassée. Vraiment, Alice ! Reliquer un homme ? Plus jeune que toi, de surcroît ! T'as pas honte ?

— Bonne journée, madame ! me lance-t-il, avec un sourire dans la voix.

Madame, hein ? C'est tout ce qu'il me faut pour me ramener sur le plancher des vaches et je lui fais un

discret salut de la tête. Il s'éloigne à bord de son véhicule en roulant un peu trop vite à mon goût. Encore un écervelé !

Bon, passons aux choses sérieuses : Martin. Je quitte les postes d'essence pour aller lire son dernier message.

« J'appelle la police. »

Oh là là... Il n'entend pas à rire ! À sa décharge, je reconnais qu'il est rare que je disparaisse ainsi, sans être joignable. En fait, ça ne s'est jamais produit. Sauf peut-être les vingt minutes où je suis restée coincée dans un ascenseur du Complexe G, l'année dernière.

Je m'apprête à appeler mon conjoint quand je réalise que je ne sais pas comment je vais lui expliquer ma « fugue ». Que vais-je lui raconter ? Suis-je assez déterminée pour ne pas céder quand il me suppliera de revenir ? Parce que c'est comme ça qu'il agira, j'en suis convaincue.

Lui parler, c'est renoncer à ma liberté. Le mieux, c'est de lui écrire un texto.

« Cher Martin, ne t'inquiète pas, tout va bien. J'ai décidé de m'offrir quelques jours de vacances. Je suis donc partie avec le scooter de Rosalie, en direction du Bas-Saint-Laurent. Je te tiens au courant de mes déplacements. »

Voilà ! Je me suis retenue de lui donner une tonne de conseils domestiques et je suis bien fière de moi... même si mon message manque de chaleur. J'ajoute donc un émoticône en forme de cœur pour me déculpabiliser.

Le voilà qui m'appelle. Non, je ne veux pas lui parler. Ce que je m'empresse de lui dire dans un second message.

« Je préfère qu'on se texte. STP. »

J'attends la suite, certaine qu'il y en aura une. Martin est un plaideur exceptionnel et je ne doute pas qu'il se servira de son talent pour me convaincre. Sa réponse vient vite.

« Alice, qu'est-ce qui se passe ? Où es-tu ? Je sais que tu es déçue que nos vacances soient reportées, mais je te promets qu'on prendra du temps ensemble très bientôt. Je t'en prie, reviens qu'on en discute calmement. Martin qui t'aime. »

Discuter calmement ! Comme si j'avais l'habitude de pogner les nerfs quand nous avons un différend. Non, mais vraiment...

Il m'écrit à nouveau :

« Ce n'est pas très prudent de ta part d'être partie avec le scooter de Rosalie. Tu n'es pas une très bonne conductrice, avouons-le. »

Eille ! Le ton condescendant, ça suffit ! Je dois trouver une façon de lui clouer le bec, sinon il ne me laissera pas tranquille.

« Écoute, je vais faire un tour chez Frédérique à Rimouski. Je serai prudente, promis. xx »

« C'est une bonne nouvelle, ça. On se revoit donc d'ici quelques jours ? »

« Oui, oui. xx »

Voilà un bien pieux mensonge, qui me permet de me débarrasser de lui.

Pour le moment, du moins.

Alice Dansereau, quarante-trois ans, en fait trop pour tout le monde. Lorsque son conjoint annule à la dernière minute leur voyage d'amoureux, elle prend une décision surprenante : tout laisser derrière pour s'offrir un moment à elle. Avec pour seul bagage son sac à main, elle s'enfuit sur le scooter de sa fille.

Combien de temps sera-t-elle absente ? Elle l'ignore, mais en traversant le pont Pierre-Laporte en direction de la route 132 Est, elle sait qu'elle devra faire le point sur sa vie. Des centaines de kilomètres plus loin, et au fil de rencontres inattendues, Alice réalise qu'elle s'est trop longtemps oubliée. *Ce road trip* changera sa destinée à jamais.



Nathalie Roy est journaliste, auteure, documentariste et scénariste. Sa première série, La Vie épicée de Charlotte Lavigne, a été vendue en France, en Pologne et en République tchèque. Elle est aussi chroniqueuse à Salut Bonjour week-end, où elle partage son amour de la littérature. En 2018, elle a fait paraître Turbulences du cœur, son dixième roman.

 /NathalieRoyAuteure

 /nathalieroy01

 /nathalieroy01